

là si pur ; M. d'Anglemont, qui s'était institué le tuteur de Robert, dut songer à l'in faire achever ses études dans un collège de Paris, en même temps que Sophie allait entrer au couvent.

Les deux amoureux se retrouvaient encore aux vacances de Pâques et de fin d'année.

L'amour était sans cesse grandissant dans leur cœur, mais le jour vint où la froide raison fit à son tour entendre sa voix.

M. d'Anglemont était riche et Robert était pauvre.

—Un monde nous sépare, dit Robert ; mais je surmonterai les obstacles qui se placent entre nous.

“ Promettez-moi de m'attendre, promettez-moi de me garder votre cœur et je puiserai dans notre amour la force, le courage, le génie peut-être, et je reviendrai riche, honoré, digne de vous enfin.

—Je le jure, dit la jeune fille.

“ Je jure de n'aimer jamais que vous.

“ Je jure de vous attendre toujours.

Le lendemain Robert se présentait chez son tuteur. Il lui fit connaître sa résolution d'aller chercher fortune en Amérique et, quelques jours après, il s'embarquait pour New-York.

Plusieurs années s'étaient écoulées.

Confiant et résignée, Sophie attendait le retour de celui qui avait emporté ses serments, sa foi et ses plus chères espérances.

Elle attendait dans l'espérance et la prière lorsqu'une terrible catastrophe était venue, tout à coup, mettre à néant tous ses rêves de bonheur, et voilà qu'aujourd'hui, ainsi que nous venons de le voir, elle était la femme d'un autre.

Elle sentait que chacun des chers souvenirs qu'éveillait sa mémoire et qui déchiraient son cœur était une violente accusation qui se dressait contre elle.

Mais, forte de sa conscience, elle leva les yeux vers le ciel ; et tandis que deux larmes s'en échappaient :

—Non, non, dit-elle, je n'ai point été parjure, mais victime !

“ Ce mariage n'est pas une trahison, c'est un martyre !

Puis brusquement, elle résolut de revoir Marie-Jeanne qui pensait-elle, devait avoir revu Robert Maurel.

Et pendant quelques instants, agitée, fiévreuse, elle chercha le moyen de mettre, sans tarder, son projet à exécution.

Une inspiration subite lui arriva.

Elle appela Charlotte, et, s'efforçant d'apaiser l'émotion qui faisait tressaillir son cœur et trembler sa voix :

—Ma bonne Charlotte, dit-elle, tu vas choisir parmi toutes ces fleurs les plus belles, tu en feras un bouquet.

Et tandis que la gouvernante, qui semblait avoir deviné l'intention de sa maîtresse, composait un magnifique bouquet de roses blanches, la comtesse de Bussières, assise devant un petit secrétaire, traça quelques lignes à la hâte.

Charlotte, à ce moment, lui présentait le bouquet.

Elle y plaça le billet, en disant :

—Il faut, tout de suite, porter de ma part ces fleurs à Marie-Jeanne.

Mais, comme Charlotte allait se retirer pour obéir, la porte s'ouvrit livrant passage au comte de Bussières qui, tout surpris, s'écria :

—Levée !... guérie !... Tout à fait remise ! Ah ! quelle bonne surprise vous me faites là, ma chère Sophie !

Il aperçut le bouquet que tenait Charlotte.

—Pour qui ces fleurs ? s'informa-t-il.

—Monsieur le comte, répondit Sophie, ces fleurs sont destinées à la mariée dont on a bénî l'union, ce matin, à l'église Saint-Eustache.

—Ah ! je sais... Marie-Jeanne ?... Elle se nomme maintenant Mme Bertrand, je crois ! Pendant qu'elle sortait de la chapelle, j'ai remarqué que vous étiez tout ému en regardant passer cette jeune mariée ! Je vous dirai même, qu'à ce moment, il m'a semblé que votre main que je tenais pour y passer l'anneau nuptial, avait tremblé dans la mienne ?

Il continua avec un sourire :

—Ah ! vous envoyez ces fleurs à Marie-Jeanne ; c'est une bonne pensée à laquelle je veux m'associer. Je vais prier votre père de faire porter, de notre part, quelques bouteilles de champagne à M. Bertrand. C'est une attention que nous devons, puisque vous les connaissez, à ceux qui sont mariés le même jour que nous, à la même heure et dans la même église.

“ Je serai heureux que ces braves gens puissent trinquer à notre santé ! Il me semble que cela nous portera bonheur.

Quelques instants plus tard on eût pu voir le valet de chambre François et Charlotte, l'un chargé de bouteilles de champagne, l'autre portant le bouquet, suivre l'allée qui conduisait le plus directement à la porte de la grille.

Tout à coup Charlotte s'arrêta comme si elle se fût rappelée qu'elle oubliait quelque chose.

—Qu'avez-vous donc ? lui demanda le valet de chambre.

Et il ajouta plaisamment :

—Il ne faut pas laisser échauffer le champagne !... Je m'en vas en avant.

Charlotte ne répondit pas.

Après être demeurée immobile, comme si elle eût hésité sur ce qu'elle devait faire, elle eut un mouvement pour reprendre son élan.

Puis elle se rejeta vivement en arrière, resta clouée sur place, les membres raidis, la tête inclinée et prête à s'affaisser.

On eût dit qu'elle lutta contre une force mystérieuse, qui paraissait sa volonté.

Enfin elle poussa un dououreux soupir et s'engagea dans une contre-allée qui s'enfonçait au plus épais du parc.

Elle marchait, les yeux fixes, à la façon des somnambules sous l'empire du sommeil magnétique.

Bientôt elle cessa d'avancer.

Un homme se présentait brusquement devant elle, la main tendue en avant.

C'était le docteur Appyani.

Il appuya cette main sur l'épaule de Charlotte. Aussitôt celle-ci tressaillit et sa physionomie prit une expression de profonde terreur.

—Donne ! commanda le docteur.

Charlotte essaya de se révolter contre cette volonté qui la tenait asservie.

Elle semblait se débattre contre un adversaire invisible qui lui brisait les membres et l'étouffait dans une violente étreinte.

Ce fut le dernier effort de sa résistance.

Et comme, pour la seconde fois, le docteur avait commandé : “ Donne ! ” la malheureuse présenta automatiquement le bouquet.

Appyani prit le billet et lut :

“ Le destin a voulu qu'une fois encore nous fussions réunies, et nous venons d'être mariées, le même jour, dans la même église.

“ Je fais des vœux pour votre bonheur, Marie-Jeanne.

“ Priez pour la comtesse de Bussières.

“ Vous connaissez tout le passé de ma vie, tous les secrets de mon cœur et vous comprendrez que je veuille vous voir, vous parler un instant.

“ Attendez-moi. ”

Le docteur, après avoir lu, glissa, de nouveau, le billet dans le bouquet.

Puis il disparut dans l'épaisseur du bois.

Quelques instants se passèrent pendant lesquels Charlotte parut redevenir maîtresse d'elle-même.

On eût dit qu'elle se réveillait lentement, après un sommeil profond.

Ses yeux se portèrent sur le bouquet, avec une expression d'étonnement.

Elle semblait chercher à se souvenir.

Puis, comme si la mémoire lui fut subitement revenue, elle se mit à courir pour rejoindre François.

Le valet de chambre avait continué de marcher lentement.

Il venait d'arriver à la grille dont il ouvrait la porte, salué par les acclamations des gens de la noce.

CHAPITRE III. — LA MÈRE CATHERINE

Retournons de quelques heures en arrière.

Le matin même du jour où se déroulaient les événements que nous venons de raconter, le voiturier Jean-Claude faisait les préparatifs de départ pour transporter à Paris, entassés dans son char à bancs et ses deux " coucous ", les invités qui allaient assister au mariage de Marie-Jeanne. La mère Catherine ne tenait pas en place.

Levée de meilleure heure encore que d'habitude, elle avait voulu être là au départ des voitures, pour accompagner le garçon et la demoiselle d'honneur de la mariée : le cousin Berlinguet et Marguerite, une camarade d'enfance de Marie-Jeanne.

La bonne vieille était émotionnée au point que sa voix tremblait et que des larmes miroitaient dans ses yeux, pendant qu'elle faisait toutes sortes de recommandations aux deux jeunes gens.

—Toi, ma p'tite Margot, disait-elle, tu embrasseras bien pour moi sur les deux jones ma chérie, et tu lui diras, à notre Marie-Jeanne, que j'aurais bien voulu être là pour lui donner ma bénédiction, mais qu'il faudra qu'elle vienne la chercher ici !

Et comme le cousin Berlinguet faisait une mine longue d'une aune, ainsi que l'on dit vulgairement, la mère Catherine lui avait serré la main, en disant avec son bon sourire :

—Je sais bien, garçon, que tu aurais préféré être autre chose pour ma p'tite que son garçon d'honneur ; mais que veux-tu, l'amour ne se commande pas !

“ Notre Marie-Jeanne t'aimait bien comme cousin, mais v'là tout !